– XI –

LES ÉCRITURES D'IMITATION*

695

Ces dernières décennies ont vu des modifications profondes dans la chronologie des écritures grecques, aussi bien par la distinction des écritures archaïsantes du XIVe siècle (H. Hunger et O. Kresten[1], G. Prato[2]) antérieurement datées du XIe ou du XIIe siècle, que dans l'antériorité accordée aux écritures dites d'érudits (N. G. Wilson[3]), remontées du XIVe siècle au XIe ou au XIIe siècle, en particulier le groupe de manuscrits issus du scriptorium mystérieux de Ioannikios. À l'instant même, juste avant mon intervention, D. Harlfinger nous a donné de nouveaux exemples d'erreurs de datation.

Toutes ces écritures étaient *mal* datées parce qu'elles s'inséraient *bien* dans une évolution linéaire de l'écriture du livre grec. En fait, le retard – réel par rapport à cette évolution – des écritures archaïsantes répondait à un souci des copistes : ils voulaient donner à leur production le caractère qui s'accordait le mieux, à leur avis et à celui de leurs commanditaires, avec le type de texte transcrit. Si ces écritures sont archaïsantes pour le paléographe d'aujourd'hui, elles étaient seulement traditionnelles pour les scribes. Me plaçant du point de vue du producteur et du lecteur du temps, je préférerais les caractériser par l'adjectif « traditionnel » ; c'est une simple suggestion, qui ne vise pas à nier leur apparence archaïsante.

Quant aux écritures d'érudits, elles témoignent seulement de l'agilité de la main du copiste et de son souci de rapidité, le livre ainsi produit répondant à d'autres besoins – souvent le copiste travaille pour lui-même – et donc à d'autres normes (format, mise en page, emploi du papier, etc.) que le manuscrit de type livresque.

À ces deux remises en place à l'intérieur d'une chronologie qui se révèle moins continue que beaucoup le pensaient, il faut opposer le cas des écritures d'imitation. Les remises en place correspondent au besoin d'adapter l'écriture au type de texte que l'on reproduit, ou au type de livre 696
que l'on veut réaliser. Les écritures d'imitation visent à tromper le lecteur et,

* *I manoscritti greci tra riflessione e dibattito : atti del V colloquio internazionale di paleografia greca (Cremona, 4-10 ottobre 1998)*, a cura di G. Prato, Firenze 2000, p. 695-699.

1. H. Hunger & O. Kresten, Archaisierende Minuskel und Hodegonstil im 14. Jahrhundert, *Jahrbuch der österreichischen Byzantinistik* 29, 1980, p. 187-236.

2. G. Prato, Scritture librarie arcaizzanti della prima età dei Paleologi e loro modelli, *Scrittura e civiltà* 3, 1979, p. 151-193, reproduit dans Id., *Studi di paleografia greca* (Collectanea 4), Spoleto 1994, p. 73-114 et 14 pl.

3. N. G. Wilson, A mysterious Byzantine scriptorium : Ioannikios and his colleagues, *Scrittura e civiltà* 7, 1983, p. 161-176.

en premier lieu, l'acquéreur sur l'ancienneté du livre qui lui est proposé. Le procédé est ancien. Il suffit de rappeler une anecdote rapportée dans la *Vie d'Ignace* de Nicétas[4] : Photios aurait présenté à l'empereur Basile Ier un très vieux livre de prophéties, avec une généalogie fantaisiste du Macédonien, qui était en fait de sa composition. Tout était combiné pour tromper sur l'âge du livre. L'écriture d'abord, des caractères alexandrins (γράμμασιν ἀλεξανδρίνοις) qui imitaient aussi bien que possible une « main » ancienne (τὴν ἀρχαϊκὴν ὅτι μάλιστα χειροθεσίαν μιμησάμενος) ; il s'agit d'un type d'écriture connu, pratiqué en Égypte à partir du début du VIe siècle et utilisé au delà de la conquête arabe. Puis le support de l'écriture, des feuilles très anciennes (ἐπὶ παλαιότατων χαρτίων), probablement du papyrus qui s'accordait bien avec les caractères alexandrins. Enfin la reliure, empruntée ou plutôt arrachée à un livre ancien (ἀμφιέννυσι δὲ καὶ πτύχαις παλαιοτάταις ἐκ παλαιοῦ βιβλίου ἀφαιρούμενος). Le livre présenté à Basile Ier était donc une copie contemporaine où tout avait été agencé pour tromper le destinataire. Un faux en d'autres termes. Et l'on sait, par l'étude des documents d'archives byzantins, que les faux en écriture étaient une pratique assez courante jusqu'à une date fort tardive. Je n'en mentionnerai qu'un exemple, un chrysobulle logos de Théodose II, daté de juin 427 et conservé au monastère athonite de Xéropotamou. Il est édité et analysé comme faux par F. Dölger[5] d'après une copie du XVIIIe siècle, le faux lui-même, à peine plus ancien en réalité, ayant disparu[6].

Dans le livre grec, la pratique des écritures d'imitation s'est renouvelée en Italie au temps de la Renaissance, et même un peu plus tôt dans l'Orient byzantin. À cette époque – disons à partir de la fin du XIIIe siècle – les grammairiens, éditant et commentant des textes antiques, se sont aperçus de l'intérêt que présentaient les exemplaires les plus anciens, peut-être moins faciles à lire mais dépourvus, pour une part, des fautes dont souffraient les copies les plus récentes. C'est ainsi que Démétrios Triclinios, tout en utilisant les travaux de ses devanciers immédiats, Maxime Planude, Thomas Magistros et Manuel Moschopoulos, fait allusion, dans son commentaire critique, à un exemplaire ancien (ἔν τινι τῶν παλαιῶν βιβλίων) d'Eschyle et de Sophocle dont il disposait. À partir du moment où s'éveille l'intérêt pour les livres anciens, leur valeur marchande augmente. D'où la tentation pour des copistes avisés ou pour des intermédiaires peu scrupuleux de faire ou faire faire des faux en imitant l'écriture de modèles remontant à la première renaissance byzantine.

4. *Vie d'Ignace*, dans *PG* 105, col. 566-568.

5. F. Dölger, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*, München 1948, no 47, p. 132-136.

6. Voir en dernier lieu les *Actes de Xéropotamou*, éd. dipl. par J. Bompaire (Archives de l'Athos 3), Paris 1964, Append. 1, p. 221-223.